

François Ost
Facultés universitaires Saint-Louis, Belgique
ost@fusl.ac.be

Synergies Italie n° 9 - 2013 pp. 25-34

Reçu le : 19/12/2011 Accepté le : 18/12/2012

Résumé : Le fantasme de la langue unique continue d'inspirer tout un système d'idées, fausses et solidaires, ancrées dans notre « prêt-à-penser » linguistique. Ces idées ont toujours conduit à réduire la traduction à une tâche ancillaire ou impossible. Cette contribution vise à mettre ces représentations en question et à en proposer des alternatives plus convaincantes. Nous serons alors en mesure de reprendre la problématique de la traduction sur des bases plus solides et de suggérer ce que pourraient être les linéaments d'un paradigme traductif susceptible de constituer la ressource nécessaire à des temps pluriels en l'absence de toute superlangue.

Mots-clés : Traduction, Multilinguisme, Paradigme

Rivisitazione di Babele : difesa e illustrazione del multilinguismo

Riassunto : Il fantasma della lingua unica continua a ispirare un sistema di idee, false e solidali, radicate nel nostro « prêt-à-penser » linguistico. Queste idee hanno sempre portato a ridurre la traduzione a un'attività ancillare o impossibile. Il presente contributo intende ridiscutere tali rappresentazioni e proporre delle alternative più convincenti. Conseguentemente, saremo in grado di riprendere la problematica della traduzione su basi più solide e di delineare un paradigma traduttivo capace di elevarsi a strumento necessario a dei tempi « plurali » in assenza di qualsiasi sovralingua.

Parole chiave : Traduzione, Multilinguismo, Paradigma

Revisiting Babel : defense and representation of multilingualism

Abstract: The thought of an ideal and unique language has always persisted in our linguistic imaginary. These ideas have always brought to reduce translation to an ancillary or impossible activity. The present contribution aims at discussing this approach and proposing more convincing perspectives. In this way, translation will be considered on a more solid background and dealt through a paradigm as a necessary tool for translating in times where a neutral language does not exist.

Keywords : Translation, Multilingualism, Paradigm

Introduction

En dépit des années, nous vivons toujours dans la nostalgie suscitée par ce que nous prenons pour la catastrophe de Babel. Dès qu'il est question de langue, et a fortiori de traduction, tout se passe comme si nous restions fascinés par la langue adamique d'avant la dispersion, et inconsolables désormais d'être condamnés à la traduction. C'était le poète Mallarmé : « les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême » ; mais c'est aussi le logicien, le mathématicien, le théologien, le politique... tous en quête de la langue parfaite.

De nombreuses civilisations connaissent des mythes comparables à l'histoire de Babel : soit une erreur monstrueuse a été commise (l'homme qui, par mégarde, ouvre quelque boîte de Pandore et libère un chaos linguistique), soit une faute dont les dieux se vengeraient : les aborigènes d'Australie, les thaïs et les mayas en ont livré des versions très concordantes (Yaguello, 2006 : 33 ; Steiner, 1978 : 65). Dans tous les cas, le récit traduit une fascination à l'égard d'une langue originelle unique, *Ursprache*, celle-là même dans laquelle Dieu et Adam conversaient au Paradis. La langue vraie qui assurait une communication transparente et sans reste, le verbe même que Dieu avait proféré pour nommer chaque chose selon son essence.

De ce récit fondateur dérivent quantité de représentations qui, réunies, forment ce qu'on pourrait appeler « le sens commun linguistique », sorte de vulgate encombrée d'idéologie et de mauvaise métaphysique, responsable d'innombrables mésinterprétations relatives au langage, à l'écriture et à la traduction.

1. Communication ou traduction : la guerre des paradigmes

Aujourd'hui encore, nous sommes soumis au dilemme suivant : ou l'adoption d'une langue universelle commune, justifiée par l'efficacité et la rationalité, ou le repli sur telle langue nationale, justifié par la dignité et l'identité. Cependant, cette alternative, qui consacre le refus de l'échange et conduit tendanciellement à la réduction des potentialités de signifiante, est ruineuse. De plus, et fort heureusement, ce scénario est trompeur, car l'expérience enseigne que tout langage unique ne tarde jamais longtemps à se « babéliser » : c'est, semble-t-il, un aspect de notre condition d'être langagiers que de ne pouvoir échapper à une loi de différenciation de nos parlers. Il y a à la fois capacité partagée de langage, une aptitude commune à parler, et une inéluctable dispersion des langues. La « condition brisée des langues » est le point de départ de toute réflexion sérieuse sur le langage.

Mais, comme le dit Paul Ricœur (2001 : 282), « l'absence de toute superlangue ne nous laisse pas complètement démunis : nous reste la ressource de la traduction ». C'est l'objet de notre travail que de procéder, de façon systématique et convaincue, à la « défense et illustration » du multilinguisme et de la traduction (Ost, 2009). Non pas à la manière d'une fatalité dont il faudrait s'accommoder, comme on prend son mal en patience, mais comme la poursuite de la voie que nous n'avons jamais cessé d'emprunter chaque

fois que nous avons été capables d'ouverture, de liberté et de créativité. Le multilinguisme est une chance, une opportunité unique d'enrichir notre conception de l'universel, et la traduction, loin d'être une simple technique ancillaire de communication, pourrait bien être le paradigme dont notre monde a besoin pour se comprendre et traiter ses défis les plus importants.

S'il est vrai que le monde contemporain se représente et se produit sous la forme d'un ou de multiples *réseau(x)*, et que, depuis ce qu'il est convenu d'appeler le *linguistic turn* (tournant linguistique), il s'explique de plus en plus souvent dans les termes d'une pragmatique du langage, il était prévisible que l'idée de *réseaux de communication* s'imposerait comme paradigme dominant des sciences sociales¹. Mais il se fait que ce paradigme de la communication emprunte beaucoup de ses présupposés à la vulgate pré-babélienne de la langue parfaite : les hommes parlent pour se communiquer des informations et des vérités, le langage est composé de mots dont le sens est défini par le lexique, ce sens renvoie à telle chose ou telle idée préexistante, le récepteur reçoit le message de l'émetteur et y réagit en conséquence, etc. Toutes affirmations hautement problématiques, dont la naïveté est aujourd'hui largement établie.

Aussi bien l'heure semble venue d'enregistrer une forme de « révolution copernicienne » en matière langagière, et de constater l'infléchissement du paradigme communicationnel dans le sens d'un paradigme de la traduction. Mais, en raison de la force d'inertie du modèle communicationnel dominant, de son enracinement dans les fantasmes babéliens, et de son lien avec de puissants intérêts économiques et politiques (langage unique de la publicité et de la propagande), la promotion du multilinguisme et de la traduction revêt bien souvent un tour polémique, comme cela s'observe toujours dans le cadre des luttes entre paradigmes rivaux.

2. Grievs adressés à la traduction et au multilinguisme

Parmi les multiples griefs formulés par la vulgate communicationnelle à l'encontre du paradigme traductif, on en retient sept dans le cadre de cette étude :

- Cette histoire démarre sous de très mauvais auspices : ne sommes-nous pas tous *condamnés* à la traduction, comme *châtiment* de la *faute* commise à Babel ?
- Les langues naturelles issues de la dispersion qui s'en suivit, non contentes d'être sourdes les unes à l'égard des autres, présentent d'innombrables défauts (imprécisions, incohérences, irrégularités) ; aussi la plus haute tâche que devrait se donner l'humanité consiste à s'attacher à la mise au point et l'adoption d'une langue à la fois universelle et rationnelle qui nous débarrasserait une fois pour toutes de ces tares originaires.
- Dans ces conditions - toujours selon la vulgate communicationnelle - la traduction se réduit à une tâche ancillaire à la frontière entre ces différentes langues naturelles qu'il s'agit de convertir les unes dans les autres à la manière d'un change monétaire. On n'imagine pas un instant que la traduction puisse opérer « en interne », au sein de chacune des langues elles-mêmes. On en postule en effet la clôture, chaque mot étant censé renvoyer à une chose ou une idée.

- Ou alors - c'est le grief opposé - c'est la possibilité même de la traduction qui est parfois discutée. L'incommensurabilité de nos visions du monde serait telle, affirment d'aucuns, que la traduction se ramène à un exercice illusoire, voire trompeur. Le changeur se muerait en faussaire. Cette thèse est très répandue en ce qui concerne la traduction littéraire et poétique, au prix d'une nouvelle dichotomie tranchée, cette fois entre texte ordinaire et texte littéraire.

- Comme il faut bien cependant prendre acte du fait traductif, la vulgate s'emploie alors à dévaloriser le travail, sinon la personne, du traducteur, réduit à un personnage de l'ombre, petite main vouée à des travaux de seconde main, aussi chers qu'approximatifs.

- Ce travail de seconde main est souvent contesté dans ses résultats, comme si, condamné à devoir servir deux maîtres à la fois (la langue d'origine et la langue d'arrivée, l'auteur et le lectorat), le traducteur échouait nécessairement à satisfaire et l'un et l'autre.

- Enfin, au plan de la politique des langues, on fait valoir que l'unilinguisme s'impose comme une exigence rationnelle à l'heure de la mondialisation. L'Europe, par exemple, ne serait-elle pas beaucoup plus crédible si elle se décidait à parler d'« une seule » voix - en anglais, bien évidemment ? Dans ces conditions, la traduction ne serait plus que provisoirement tolérée au titre de mesure temporaire d'adaptation concédée aux plus lents.

3. Réponses en forme de paradoxes

Mon travail a consisté à prendre chacun de ses griefs au sérieux, et d'assumer résolument leur réfutation paradoxale. Ce sont donc non moins de sept paradoxes que nous leur opposons :

- une lecture attentive de l'épisode biblique de Babel (*Genèse*, 11) rapporte un événement heureux ; la multiplicité des langues est une bénédiction. C'est que la dispersion des langues était intervenue, très naturellement, *avant* la construction de la tour (*Genèse*, 10), qui apparaît comme un épisode guerrier et hégémonique au cours duquel le peuple de Nemrod avait cru pouvoir se soumettre les peuples voisins, en les contraignant à la langue unique, et ramenant son propre idiome à un pauvre langage aussi totalitaire qu'hégémonique. Il est moins question, dans ce passage, de châtement divin que d'abandon spontané d'un projet mortifère. Par contraste, la dispersion des hommes et la diversification de leurs parlers apparaissent comme des promesses de liberté et d'ouverture.

- les langues naturelles sont beaucoup plus universelles que les « langues parfaites » qui prétendent abolir Babel. Les logiciens contemporains ont montré que plus une langue était cohérente, moins elle était à même de parler de tout. De plus, les multiples modèles de « langue universelle » dont nous disposons, outre le fait qu'ils ne bénéficient généralement que d'une audience confidentielle, révèlent vite tout ce qu'ils doivent, dans leur lexique et surtout leur syntaxe, aux langues naturelles dont ils prétendent cependant s'affranchir avec hauteur.

- la traduction opère d'abord et surtout au sein de chacune des langues, avant d'œuvrer à leurs frontières. Ce point, comme les suivants, sera développé plus bas.

- l'intraduisible est la condition de possibilité de la traduction et non la raison de son échec ; de même on ne compare vraiment que ce qui est incomparable.

- la traduction est écrite à part entière, parce que l'original est toujours lui-même, peu ou prou, de seconde main.

- s'il est vrai qu'il faut faire son deuil de la traduction parfaite, alors la créativité est la marque des traductions fidèles.
- « la langue de l'Europe, c'est la traduction » ; le multilinguisme est un atout et non un obstacle pour l'Europe.

Ces paradoxes, nous ne les avançons pas par goût de la provocation. Ils se sont imposés à nous, un par un, chaque fois au terme de l'étude approfondie d'un aspect différent de la question des langues et du multilinguisme. Progressivement ils nous sont apparus comme étroitement solidaires les uns des autres, formant système, exactement comme les idées fausses de la vulgate qu'ils renversaient. Leurs dimensions tantôt linguistique, tantôt méthodologique, tantôt éthique et tantôt politique, se répondent et se renforcent, exactement comme Thomas Kuhn (1972) le montrait pour les paradigmes en général. A la fin, ce sont deux manières opposées d'être-au-langage, et donc aussi d'être-au-monde, qu'ils dessinent. Adopter l'un d'entre eux, c'est, de proche en proche, adhérer à tous les autres. Ce sera soit la pureté et la fermeture soit l'hybridation et l'ouverture.

Plusieurs thèses centrales caractérisent le paradigme traductif ; on les évoque ici, en réponse à certains des griefs évoqués, et en prolongement des paradoxes 3 à 7 qu'on vient de formuler.

A l'appui du troisième paradoxe, il faut soutenir que la traduction ne se limite pas au transfert d'un message verbal d'une langue dans une autre : elle s'entend aussi, dans un sens élargi, de l'interprétation de tout ensemble signifiant à l'intérieur d'une même communauté linguistique. C'est que la différence passe au sein de chacune des langues naturelles et pas seulement à leurs frontières : la différence, et donc aussi l'étrangeté, l'opacité, la non-coïncidence avec soi-même - l'effet post-babélien de dispersion et de confusion. Comment pourrait-il en être autrement, dès lors que n'existe nulle part un lexique qui coïnciderait, terme à terme, sans perte ni excès et dans une parfaite transparence, avec les choses et les idées que viserait cette nomenclature de mots ? Comme le rappelle Umberto Eco, plutôt que de dictionnaires univoques, nous avons besoin d'encyclopédies qui sont la somme des usages, des conventions, des traditions relatifs à ces mots et qui disent nos tentatives plus ou moins réussies de viser ces choses (Eco, 2006 : 13s. ; Eco, 1988 : 117s.). Mais cette faiblesse des langues naturelles est aussi leur force : leur plasticité sémantique et leurs usages flottants révèlent d'étonnantes possibilités de signifiante qui permettent précisément les ajustements traductifs et la créativité langagière. Parce qu'elles sont à la fois moins et plus qu'un lexique, ces langues sont condamnées à une (re)traduction permanente et susceptibles de virtualités signifiantes infinies.

Le second acquis central de la théorie de la traduction, qui vient en appui des quatrième et cinquième paradoxes, consiste dans l'identification de ses deux points limites qui sont comme ses Charybde et Scylla. D'un côté, l'affirmation hâtive et souvent arrogante de l'omni-traduisibilité : la traduction se ramènerait au simple décodage mécanique d'un message crypté dont il suffirait de maîtriser le code pour arriver à bout de ses difficultés. De l'autre côté, le déni de traduction, ancré dans la conviction que, les structures profondes des langues

et des cultures étant incommensurables entre elles, aucune transposition n'est en réalité possible. Dans le premier cas, on croit pouvoir atteindre un fond commun à toutes les langues, qui rendrait leur inter-traduction si facile qu'elle serait bientôt inutile. Mis au service d'ambitions politico-culturelles, ces postulats nourrissent le danger d'une politique hégémonique de la traduction, du genre de celle que la Rome impériale pratiqua à l'égard de l'héritage grec qu'elle s'appropriait. Dans l'autre cas, s'affirme le postulat d'intraduisibilité - en dépit de l'existence massive et ancienne de traductions qui ne sont pas toutes de « belles infidèles ». S'il peut s'autoriser d'un certain degré d'« incommensurabilité » des langues naturelles, il pourrait également nourrir des attitudes politico-culturelles regrettables inspirées par la peur ou le rejet de l'autre, le refus de toute espèce de métissage, et le repli frileux sur son propre idiolecte. Entre ces deux extrêmes, l'histoire et la théorie de la traduction n'ont cessé d'osciller depuis l'origine, tantôt succombant à ses pièges, tantôt réussissant à dégager la troisième voie qui fait de la traduction un exercice aussi nécessaire qu'approximatif, et donc toujours recommencé.

En prolongement du sixième paradoxe, on évoquera la version méthodologique de ce dilemme qui consiste à souligner l'éternelle tension entre le vœu de fidélité et le soupçon de trahison qui parcourt toute cette problématique. Le traducteur, a-t-on écrit, est ce serviteur contraint de servir deux maîtres à la fois et qui ne peut manquer finalement de les trahir l'un et l'autre. Mais cet excès d'indignité (*traduttore, traditore*), tout comme cette exigence trop rigoriste, procèdent d'une commune méprise : la croyance, encore toujours, en la possibilité de dire la « même chose » en d'autres mots, comme s'il existait un super-lexique universel - langue supranaturelle et inaltérable - qui assurerait le change sans perte ni distorsion d'une langue dans une autre, parce qu'elle dirait la vérité des choses telles qu'en elles-mêmes. À l'encontre de cette croyance illusoire, il faut faire son deuil de la langue parfaite et convenir qu'il n'existe pas de critère de la bonne traduction. On s'accommodera donc d'une « équivalence sans identité » (Ricœur, 2001 : 125s) et on se contentera, par la traduction, de dire « quasiment la même chose » (Eco, 2007). Une méthodologie très riche s'est développée dans cette voie, cherchant à rapprocher le lecteur (national) de l'auteur (étranger). Valéry Larbaud évoque la « pesée de mots » auquel se livre le traducteur (Larbaud, 1996 : 77) ; Eco parle quant à lui de la « négociation » à laquelle s'emploie le traducteur, toujours à la recherche du compromis le plus avantageux, mais conscient néanmoins des sacrifices qu'il faut savoir concéder ; quant à Ricœur, il évoque la « construction des comparables » en vue d'établir cette « équivalence sans identité » qui est, en matière de traduction, la forme de justesse supérieure à laquelle on peut seule prétendre (Ricœur, 2004 : 62). Dans les meilleurs des cas, l'équilibre ainsi négocié entre l'autre et le même, l'ancien et le contemporain, la lettre et l'esprit, pourra prendre la forme - au-delà de la problématique de la plus ou moins grande « fidélité » - de ce que Derrida appelle une « traduction relevante » (Derrida, 2005). Une traduction non pas seulement « pertinente » ou adaptée, mais qui « relève » l'œuvre traduite, et cela au triple sens de ce qui « relève » une préparation culinaire et lui donne du goût, de ce qui élève l'œuvre traduite, la tire vers le haut et l'égalise à ses virtualités les plus fortes, et enfin au sens hégélien de ce qui dépasse et conserve à la fois.

4. L'Europe pense en plusieurs langues

On voudrait poursuivre ces réflexions de manière plus pratique, en discutant plus longuement notre septième paradoxe, consacré à la politique des langues et plus précisément à la question de l'anglais, langue unique de l'Union européenne.

On sait que l'Union européenne proclame l'égalité de principe de ces 23 langues officielles et reconnaît, à l'article 22 de sa *Charte des droits fondamentaux* (7 décembre 2000), le respect de la diversité culturelle, religieuse et linguistique de ses citoyens. On n'ignore pas l'intense activité traductrice que l'application de ces principes engendre au sein des institutions européennes² (Kersaudy, 2007 : 227). Mais on sait aussi les critiques que celle-ci suscite ainsi que la force des plaidoyers de ceux qui appellent de leurs vœux la consécration de l'anglais dans un rôle de langue officielle unique de l'Union.

La multiplicité des langues en Europe n'est-elle pas une source d'embarras et de dépenses inutiles ? Un frein à l'intégration politique ? Une entrave aux échanges commerciaux ? En lui imposant une langue unique ne réaliserait-on pas enfin, à l'échelle du continent, une évolution qu'ont connue tous les grands Etats-Nations européens lorsqu'ils unifièrent les différents idiomes prévalant à l'intérieur de leurs propres frontières ? Ne serait-ce pas aussi renouer avec une grande tradition de l'Europe qui eut, dans le passé, le latin comme *lingua franca*, puis, au XVIII^e siècle, la langue française (se souvient-on, par exemple, de Frédéric II imposant l'usage du français à l'Académie des sciences de Berlin en 1740 ?) ? Et tant qu'à choisir une langue unique, pourquoi pas l'anglais qui s'impose déjà, *de facto*, dans ce rôle ? Qui en effet contesterait le raz-de-marée anglophone ? Dans maints Etats membres, l'anglais apparaît déjà comme une seconde langue, plus qu'une langue étrangère : des statistiques récentes établissent que 41 % de la population de l'Union européenne parlent anglais en plus de sa langue identitaire et que 75 % des écoliers au sein de l'Union suivent un cours en anglais. Avantage supplémentaire : cette langue est une de celle qui a le plus emprunté, au français notamment, de sorte que sa vocation de synthèse semble lui revenir de droit. D'autant que, contrairement au français, réputé puriste et élitiste, elle est associée à une image de tolérance et de modernité, une langue jeune et créative en somme, apte à traduire tous les appétits de générations et de peuples en quête de réussite économique et sociale (Hagège, 2000 : 42).

Volant au secours de la victoire, nombreux sont donc ceux qui poussent à l'accélération du mouvement ; ainsi Alain Minc : « L'omniprésence de l'anglais aura de toute façon lieu (...). L'anticiper, c'est s'adapter à marche forcée : rendre l'anglais obligatoire dès le primaire ; n'admettre le choix d'une autre langue qu'une fois vérifiée la parfaite maîtrise de l'anglais » (Minc, 1989 : 120).

Ainsi aussi Philippe Van Parijs qui fait de la reconnaissance à l'anglais du statut de *lingua franca* de l'Europe et même du monde un impératif à réaliser au plus tôt (Van Parijs, 2007a). C'est que, estime le philosophe : « la diversité linguistique n'est pas un bien en soi. Il est également douteux que, tout bien considéré, elle serve l'intérêt commun » (Van Parijs, 2007b).

Persuadé du contraire, c'est le contre-pied de ces thèses que nous voudrions prendre ici. « L'intérêt commun » pris en compte pour considérer que la « diversité linguistique n'est pas un bien en soi », ne peut être qu'un intérêt fonctionnel de communication. Il faut ne retenir des langues que leur usage « de service », et négliger totalement leur usage « de culture » pour déprécier à ce point la diversité linguistique³.

A l'encontre de cette triste utopie il faut rappeler avec force le caractère non-substituable de chacune de nos langues maternelles, dont on sait le rôle de médiation traductrice qu'elles exerçaient tant dans la dimension verticale de germination historique, que sur le plan horizontal de mise en dialogue des différentes sphères de l'activité sociale. Sans doute ces synthèses traductrices sont-elles, en chaque langue, des tentatives inachevées ; mais précisément, c'est le moment où le multilinguisme prend le relais pour, grâce cette fois à la traduction « externe », multiplier les chances de fécondation mutuelle des idiomes qui se confrontent joyeusement dans l'espace public. De même que la nature ne s'accommode guère, à long terme, d'une rigoureuse monoculture, de même les civilisations humaines ont tout à perdre de la réduction de leur diversité. Chaque langue qui s'éteint, ce n'est pas seulement, comme on l'a dit, « une bibliothèque qui disparaît », c'est autant de possibles culturels qui se ferment. Et de même que si les organismes génétiquement modifiés (OGM) qui peuvent séduire un instant par leurs performances (résistance aux parasites, productivité, aspect, ...), n'en augmentent pas moins la vulnérabilité de la production alimentaire en la subordonnant à un produit unique, et exercent une hégémonie commerciale de quelques producteurs au détriment de dizaines de millions de cultivateurs traditionnels, de même les idiomes linguistiquement modifiés (ILM), tel le *basic english*, s'ils peuvent faire valoir leurs performances communicationnelles, n'en mettent pas moins gravement en danger la faculté langagière comme telle : la capacité de créer des significations dans des langues multiples et évolutives.

Nous avons donc d'excellentes raisons de nous défier de l'anglais, langue européenne unique. Croit-on, par exemple, qu'une langue d'emprunt, insuffisamment maîtrisée par la grande majorité de ses locuteurs, puisse abriter et nourrir un véritable débat démocratique ? Pense-t-on qu'elle fournisse les ressources de sens, les replis de non-dit, les capacités suggestives qu'offre une langue maternelle lorsqu'il s'agira d'assurer la reconnaissance identitaire à laquelle les individus et les peuples ont droit, particulièrement ceux qui n'ont jamais pu la dire dans les langues qui les dominaient ?

Croit-on qu'il soit possible de faire partager les nuances d'une position complexe, historiquement constituée, dans un débat concernant les exigences de la laïcité ou de l'euthanasie par exemple, en la préformatant dans un langage qui n'a pas nécessairement les mots pour le dire ? Or, comment prétendre aboutir à un réel accord s'il se construit sur de telles approximations linguistiques et de si profonds renoncements à se dire soi-même ? Croit-on encore qu'un langage simplifié et passe-partout recèle la puissance créatrice, l'énergie imaginaire dont l'Europe a précisément besoin aujourd'hui pour construire son projet utopique, au-delà de la pensée (unique) du marché unique. Sans doute un

marché commun a-t-il besoin d'une monnaie unique ; on doute qu'un projet politique commun se satisfasse d'une langue unique.

Sans doute l'Europe a-t-elle parlé latin, puis français, de longs siècles durant, mais cela ne change rien à sa vraie nature de continent polyglotte. Ce serait lui faire un très mauvais coup que de la ramener à la pratique d'une langue unique, ses autres idiomes réduits aux fonctions grégaires et parqués dans des territoires comme dans des réserves. Conformément à sa devise, « l'unité dans la diversité », l'Europe doit former des citoyens trilingues au moins, conscients de la richesse potentielle que recèle cette pluralité (Hagège, 1996). On ferait donc bien de s'inspirer du programme en trois points qu'Amin Maalouf préconise pour l'Europe : d'abord « préserver sa propre langue identitaire, ne jamais la laisser à la traîne, pour que ceux qui la parlent ne soient pas contraints de s'en détourner s'ils veulent avoir accès à ce que leur propose la civilisation d'aujourd'hui » ; ensuite « généraliser, sans états d'âme, l'enseignement de l'anglais, *troisième* langue, en expliquant inlassablement aux jeunes à quel point il est à la fois nécessaire et insuffisant », enfin « encourager, dans le même temps, la diversité linguistique, faire en sorte qu'il y ait, au sein de chaque nation, de nombreuses personnes qui maîtrisent l'espagnol, le français, le portugais, l'allemand ... » (Maalouf, 1998 : 184).

Conclusion

Notre condition babélique est marquée de bout en bout par le paradoxe : depuis la *felix culpa* originaire, elle est une opération aussi nécessaire qu'impossible. Parler, s'exprimer, échanger, c'est assumer ce paradoxe, qui est aussi celui du malentendu créatif. Dans ces conditions, notre époque plurielle, celle du village mondial tiraillé entre ancrage local et horizon global, exigence rationnelle d'universalisation et revendication légitime de singularité, serait bien inspirée de chercher dans le dialogue traductif les ressources méthodologiques et éthiques dont elle a besoin.

Bibliographie

- Derrida, J. 2005. *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante » ?* Paris : L'Herne.
- Eco, U. 1988. *Le signe. Histoire et analyse d'un concept*. Adapté de l'italien par J.-M. Klinkenberg. Liège : Editions Labor.
- Eco, U. 2006. *Sémiotique et philosophie du langage*. Traduit par M. Bouzaher. Paris : PUF.
- Eco, U. 2007. *Dire presque la même chose*. Traduit par M. Bouzaher. Paris : Grasset.
- Hagège, C. 1996. *L'enfant aux deux langues*. Paris : Odile Jacob.
- Hagège, C. 2000. *Le souffle de la langue*. Paris : Odile Jacob.
- Kersaudy, G. 2007. *Langues sans frontières. A la découverte des langues d'Europe*. Paris : Éd. Autrement.
- Kuhn, T. 1972. *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.

Larbaud, V. 1996. *Sous l'invocation de saint Jérôme*. Paris : Gallimard.

Maalouf, A. 1998. *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset.

Minc, A. 1989. *La grande illusion*. Paris : Grasset.

Ost, F. 2009. *Traduire. Défense et illustration du multilinguisme*. Paris : Fayard.

Ricœur, P. 2001. *Le Juste 2*. Paris : Éditions Esprit.

Ricœur, P. 2004. *Un passage : traduire l'intraduisible*. Paris : Bayard.

Steiner, G. 1978. *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Traduit par L. Lotringer. Paris : Albin Michel.

Van Parijs, P. 2007a. « Europe's linguistic Challenge ». In : Castiglione, D., Longman, C. (eds.). *The Language Question in Europe and Diverse Societies*. Oxford : Hart, pp. 217-253.

Van Parijs, P. 2007b, « *Qu'exige la justice linguistique ? Dix thèses* ». Communication au colloque « *Debout dans Babel. Langues en Europe* » (14 septembre 2007). Bruxelles, Palais d'Egmont.

Yaguello, M. 2006. *Les langues imaginaires*. Paris : Seuil.

Notes

¹ L'éthique y compris, avec l'« éthique communicationnelle » de Jürgen Habermas.

² Non moins de 506 combinaisons.

³ Sur cette distinction cf. le bel ouvrage de Judet de La Combe, P. et Wismann, H. 2004. *L'avenir des langues*. Paris : Les éditions du Cerf.